

Paris qui Chante



REVUE
HEBDOMADAIRE

Au Clair de l'Urne

PAR M^{ELLE} LUCIE PEZET

ET MM. NUMA BLÈS, LUCIEN BOYER, YON-LUG, CHEZELL, COHL ET AUGUSTE
DU CABARET DES QUAT'Z'ARTS

TACTIQUE D'AMOUR

CHANSON
créée par **FRANCINE LORÉE**
Poésie et Musique de **XAVIER PRIVAS**



PIANO.

Allegretto
très léger

Allto modto

En la tac - tique a - mou -

FRANCINE LORÉE

re - se, Il faut, en temps op - por - tum Etre ou mo - rose ou joy - eu - se Se - lon l'hu - meur de cha -

Paris qui Chante

.cun Il faut pleu . rer ou sou - ri - re, Il faut gé . mir ou chan - ter,
 Ped. *ad lib*
 — Ba . var . der ou ne rien di - re, Sa . dou . cir ou s'ir - ri - ter.



I

En la tactique amoureuse,
Il faut, en temps opportun,
Être ou morose ou joyeuse
Selon l'humeur de chacun.

Il faut pleurer ou sourire,
Il faut gémir ou chanter,
Bavarder ou ne rien dire,
S'adoucir ou s'irriter.

II

Sans avouer que l'on aime,
Brûler des feux les plus doux
Est un joli stratagème
Pour exciter les jaloux.

Être cruelle, être tendre,
Glace ou flamme tour à tour,
Se donner puis se reprendre :
Tel est le jeu de l'amour.

III

Il faut, Eros Dieu l'approuve,
Utiliser ses loisirs
A cueillir les fleurs qu'on trouve,
Dans les sentiers des plaisirs.

Il faut, la vie est si brève,
Goûter la félicité
De respirer dans le Rêve
La fleur de Réalité.



Allegretto

CHANT

Les grands nénuphars sur les eaux, Ferment leurs yeux au crépus-

PIANO

cu - le Le vent se fait dans les roseaux, Le soleil meurt l'ombre circu-

- le C'est l'heure où tout semble dormir Cependant pour qui sait enten-dre,

Le parc entier vient de frémir chère, écoutons la chanson tendre.

I

Les grands nénuphars sur les eaux
Ferment leurs yeux au crépuscule,
Le vent se tait dans les roseaux,
Le soleil meurt, l'ombre circule :
C'est l'heure où tout semble dormir.
Cependant, pour qui sait entendre,
Le parc entier vient de frémir.
Chère, écoutons la chanson tendre.

II

C'est la chanson des bleus taillis,
Des saules bruns et des charmillles.
A l'appel discret des courlis,
Les rossignols lancent leurs trilles,
Le lièvre sort du parc au près
Et danse aux sons joyeux des gammes,
La lune aux rais enamourés
Verse dans nos cœurs ses dictames.

III

C'est la douce chanson des nuits,
Des lutins, des fées et des gnômes,
C'est le concert aux mille bruits
Des êtres qui craignent les hommes.
Si tu veux, nous écouterons
L'orchestre immense des brins d'herbe,
Et chaque jour nous en ferons
Notre chanson d'amour superbe.



PAUL DELMET

AU CLAIR DE L'URNE

Revue en 1 Acte

PAR NUMA BLÈS & LUCIEN BOYER

Représentée aux CABARET DES QUAT'Z'ARTS

MUSIQUE D'ÉMILE DOLOIRE

PERSONNAGES :

LUCIE PEZET, NUMA BLÈS, LUCIEN BOYER, FERNAND CHEZEL, YON-LUG, HENRI COHL, AUGUSTE TUAILLON

Au Piano : ADOLF STANISLAS

Pas de perruques, pas de costumes, pas de décors.

Scène Première.

LUCIE, NUMA, LUCIEN, YON-LUG, CHEZEL.

(Les chansonniers entrent solennellement en portant l'Urne qu'ils déposent sur le piano.)

TOUS. (AIR : Gendarmes à pied.)



C'est nous les bons chansonniers,
Chansonniers,
Chansonniers,
Qui v'ons vider not' panier,
Not' panier,
Not' panier,
Not' panier d'actualités,
D'avant la société.

NUMA.

Mesdames et Messieurs! Cet objet qui affecte vaguement la forme élégante d'un vase étrusque n'a rien de commun avec l'urne électorale. Il est là simplement pour motiver le titre de notre revue, qui, entre parenthèses, est la mieux montée et la plus spirituelle de l'année.

TOUS.

Incontestablement!

NUMA.

Cette revue n'est pas de Paul Gavault, nous le regrettons; mais consolez-vous, c'est à lui que nous avons loué le piano.

TOUS.

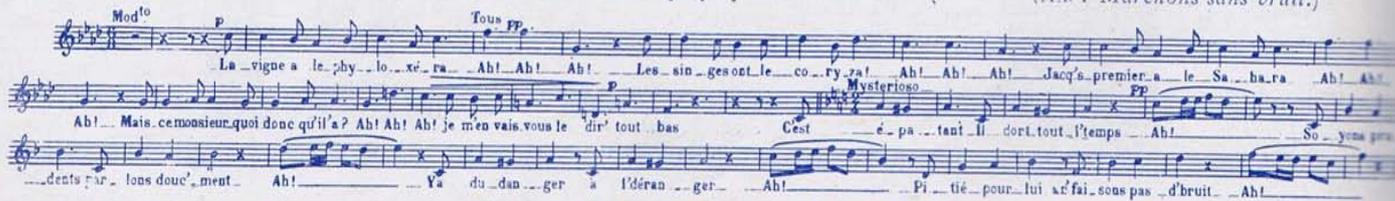
Piano Gavault, jeu de mot!

NUMA.

Tour à tour, les pensionnaires de l'honorable maison à laquelle nous avons celui d'appartenir, apporteront à vos Altesses Clientissimes l'appoint de leur talent et la contribution directe de leur esprit...

TOUS.

Bravo!



La vigne a le phylloxéra,
Ah! Ah! ah!
Les singes ont le coryza,
Ah! ah! ah!
Jacqu's premier a le Sahara,
Ah! ah! ah!

Mais ce monsieur, quoi donc qu'il a?
Ah! ah! ah!
Je m'en vais vous l'dire tout bas

REFRAIN.

C'est épatant,
Il dort tout l'temps!

Scène Deuxième.

LES MÊMES, COHL.

(Après le chœur ronflement sonore de Cohl.)

LUCIE.

Ah! mon Dieu!

LUCIEN.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle?

LUCIE.

Regardez donc ce pauvre Cohl...

NUMA.

Nous commençons à peine la revue, et il dort déjà...

YON-LUG.

C'est pas la revue... il ne t'a donc rien dit, il a la maladie des nègres...

LUCIE.

Quelle maladie?

YON-LUG.

La maladie du sommeil.

LUCIEN.

Ah! par exemple... et ça dure longtemps, ça?

YON-LUG.

Queiquefois ça dure des années... En tout cas, soyons prudents.

(Couplets sur la Maladie du sommeil.)

(AIR : Marchons sans bruit.)

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

YON-LUG.

Soyons prudents!
Parlons douc'ment!

TOUS.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

YON-LUG.
Y a du danger
A l'déranger.

TOUS.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

YON-LUG.
Pitié pour lui,
N'faisons pas d'bruit.

TOUS.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LUCIE.
Mais comment ce pauvre endormi,
Hi ! hi ! hi !
Arrive-t-il à gagner sa vi' ?
Hi ! hi ! hi !

Je crois deviner son état,
Ah ! ah ! ah !
C'est sûrement un magistrat,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Qui dort même quand il ne sièg' pas !

(Au refrain.)

COHL, mystérieux.

Ah !

TOUS.

Chut !

LUCIE.

Il parle...

COHL.

Je vois...

LUCIEN.

Que voyez-vous ?

COHL.

Je vois M. Porel et Mme Réjane.

YON-LUG.

En voilà des idées.

NUMA.

Que dit-elle, Mme Réjane ?

COHL.

Elle di... vorce.

CHEZELL.

Et M. Porel ?..

COHL.

Il dit, il dit' je n'oserai jamais le dire...

TOUS.

Allez-y, ça ne fait rien !

COHL.

Il dit mer... mer...

TOUS.

Oh !

COHL.

Mercredi prochain, je divorce.

NUMA.

Très curieux ; mais dis donc, mon vieux, où
ça t'a-t-il pris, cette maladie du sommeil ?

COHL.

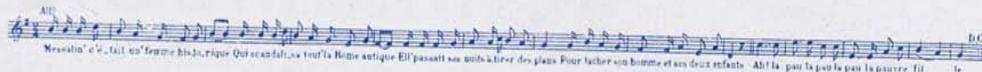
A la Gaité, à une représentation de *Messaline*.

NUMA.

Ça ne m'étonne pas. Et pourtant Messaline,
en voilà une qui ne l'avait pas, la maladie du sommeil !

(Couplets sur Messaline.)

(AIR : La mêm' chose que lui !)



Messaline, c'est un' femme historique
Qui scandalisa tout' la Rome antique ;
Elle passait ses nuits à tirer des plans
Pour lâcher son' homme et ses deux enfants.

TOUS.

Ah ! la pau ! la pau ! la pauvre fille !

NUMA.

Elle eut des amants de toutes les sortes,
A tous les passants elle ouvrait sa porte.
Avec Jules César ell' fut deux années,
Et quatre ans de suite ell' fut à Pompée.

TOUS.

Ah ! la pau ! la pau ! la pauvre fille !

NUMA.

Après une vi' tout' plein' de débauches,
Messaline enfin passa l'arme à gauche.
Comm' tous ses amants suivaient le convoi,
L'défilé, dit-on, dura plus d'un mois.

TOUS.

Ah ! la pau ! la pau ! la pauvre fille !

NUMA.

Rome ne vit pas toutes ses souffrances,
Ell' devait souffrir beaucoup plus en France.
Vingt siècles plus tard il lui arriva
D'êtr' mise en musiqu' par M. d'Lara.

TOUS.

Ah ! la pau ! la pau ! la pauvre fille !

NUMA.

Et le sort cruel s'acharna contre elle.
C'était pas assez de ses ritournelles,
Le dernier calice elle l'avalà,
Car ell' fut montée par les Isola !

TOUS.

Ah ! la pau ! la pau ! la pauvre fille !

COHL.

Je suis vengé... Vous m'avez
réveillé... merci.

CHEZELL.

Et moi, Messieurs, je vais
surveiller notre ami, pour qu'il
ne lui arrive rien de désagréable.

(Il sort avec Cohl.)

✦ ✦ ✦

Scène Troisième.

LES MÊMES
MOINS COHL ET CHEZELL

YON-LUG.

Eh bien... je veux déposer
dans cette urne un projet de loi
draconien contre les Messalines
modernes, car elles conduisent
les hommes à leur perte...

NUMA.

C'est très bien... As-tu rédigé
ton projet...

YON-LUG.

Le voici...

NUMA.

Mets-le là dedans

LUCIE.

C'est bien inutile, ce que
vous faites là.

Pourquoi? YON-LUG.

LUCIE.

Parce que des Messalines, il ne va plus y en
avoir ..

Comment ça ? TOUS.

LUCIE.

Un savant américain vient de découvrir que
le baiser est un terrible moyen de contagion
et on ne parle de rien moins que de le supprimer.

Le savant ? YON-LUG.

LUCIE.

Non, le baiser !

TOUS.

Allons donc !

NUMA.

J'espère que ce n'est là qu'un canard américain... C'est de la folie !

LUCIE.

Pas du tout... je trouve qu'on a parfaitement raison.

(A suivre.)



DELPHIN

NUMA BLÈS

Somnambule extra-lucide

Dialogue inédit

par GEORGE CHEPFER

dit par l'auteur à la BOITE À FURSY



LA PAYSANNE. — M^{me} Pulchérie, la femme à double vue, s'il vous plaît, monsieur ?

LE MARI DE LA VOYANTE. — C'est bien ici ; entrez donc, madame et monsieur, je suis son mari. La voyante roupille, mais je vous remettraï entre ses mains, dès qu'elle aura terminé sa convulsion (Se reprenant)... sa conversation avec le maharajah de Rastafourtoïla. Car on accourt nous consulter des quatre coins du monde... Mais, chut ! la voici... Elle vient en dormant... comme la fortune... je vous la confie, interrogez-la, mais ne la fatiguez pas trop.

LA VOYANTE. — Que me veut-on ?... je souffre ! qu'on m'interroge...

LA PAYSANNE. — Eh ben, voyons, mon homme, questionnez donc voir, vous !

LE PAYSAN. — Ma foi non ! vas-y toi : les femmes ont toujours la langue mieux pendue.

LA PAYSANNE. — Ben, voilà, ma bonne dame ! Imaginez-vous qu'on nous a volé trois beaux lapins, la nuit-ci, et nous venons vous demander si vous pourriez nous dire qui qu'est qui nous les a pris ?

LA VOYANTE. — Avez-vous quelque objet ayant appartenu à cette personne ?

LA PAYSANNE. — C'est pas une personne, puisque c'est un lapin !...

LA VOYANTE. — Un lapin !... qu'on vous a posé ?

LA PAYSANNE. — Quoi ? on ne nous les a pas posés, puisqu'on nous les a chipés, au contraire.

LE PAYSAN. — T'nez, si ça peut vous aider, v'là une mèche de leur poil et qu'est-ce qu'est des belles bêtes : un mâle et deux femelles.

LA VOYANTE. — Ah !... je cherche... je souffre... je vois ! la personne à laquelle appartient cette mèche de cheveux est une femme rousse... C'est une gaillarde !... elle tricote auprès du feu... oh ! par terre, sous ses jupes, un, deux, trois lapins.

LA PAYSANNE. — Hein ? quoi ? qu'est-ce qu'elle raconte ?... Ça doit être la Charlotte, ah ! la gueuse ! Je l'avais ben dit, hein, Ugène, que c'était la Charlotte ?

LE PAYSAN. — Tais-donc ta jappe, c'est des bêtises.

LA PAYSANNE. — Alors c'est une grande rousse que vous dites comme ça, ma bonne dame ! Elle tricote... et puis après ?

LA VOYANTE. — Je cherche... je souffre...

Ah ! j'entends. On frappe à la porte, elle cache ses lapins et elle crie : « C'est-y vous, Ugène ? Vous venez voir vos petits ? »

LA PAYSANNE. — Elle a dit ça ! Ah ! mais alors ça ne serait pas elle qui les aurait pris, c'est toi qui lui aurais donné, Ugène ! Il y a longtemps que je me méfiais de ça. C'est bon, pas besoin de prendre tes airs de petit saint Jean ; toi à qui qu'on aurait donné le bon Dieu sans confection. Ah ! on a ben raison de dire : ne vous fiez pas à l'homme qui dort... Si je la tenais, la canaille-là. Et ça ne se contente pas d'enlever les pères de famille, faut encore que ça enlève les lapins ?

LE MARI DE LA VOYANTE. — Pardon, monsieur et madame, si je vous interromps, mais la consultation est terminée : c'est trois francs.

LE PAYSAN. — Ben ! vous n'attachez pas vos chiens avec des petites saucisses, matin !

LA PAYSANNE. — Nous avons encore bien une petite minute, ma bonne dame ? Vous qui voyez tout, vous verrez peut-être ben ce que j'ai dans les estomacs ?... Figurez-vous que je ne peux plus boire, après deux litres de vin, la tête me tourne, jamais de la vie ! Faut que je me retienne pour ne pas chambouler (1), ça me brûle dans le coffre, et puis j'ai le hoquet :

J'ai le hoquet
Bilboquet,
P'tit Jésus,
Je n'ai pus.

que je dis, mais ça ne fait rien du tout c'est comme des renvois, ouais ?

LA VOYANTE. — Prenez un bain de pieds chaud tous les matins...

LA PAYSANNE. — Oh ! ben, s'il faut me droguer, j'aime mieux vivre avec mon mal.

LE MARI DE LA VOYANTE. — La consultation est terminée...

LA PAYSANNE. — Plus qu'une seconde ! voyons, Ugène, t'as quelque chose à demander, toi aussi.

LE PAYSAN. — Oh ! moi, c'est presque rien. Manière de dire... quoi ! C'est rapport à mon oncle Coliche ?... On ne souhaite la mort de personne, c'est entendu... mais, ma fine, à quatre-vingts ans... on peut faire place aux jeunes, comme on dit !... Eh ben ! dites, est-ce qu'il est encore solide au poste ? parce que je vas vous expliquer... ça m'arrangerait, là, si j'héritais de sa vigne pour la Saint-Jean... manière de dire, quoi !...

LA VOYANTE. — Je souffre... je cherche... ah ! je vois votre oncle, il est encore très vert et passera la centaine. Oh ! vous, méfiez-vous, vous n'êtes pas un colosse.

LE PAYSAN. — Ben, vous avez un rude toupet de me dire ça. En v'là encore une faiseuse d'histoires !

(1) Tituber.

LA PAYSANNE. — Maintenant on va partir. Je suis contente, moi, je sais où c'est que sont mes lapins... Tu me paieras ça, Ugène, attends qu'on soit rentré ! Vous seriez encore bien gentille, ma bonne dame, si vous pouviez me donner une pommade pour ma cadette... elle va à l'école chez les bonnes sœurs et ce qu'elle me ramène des petites bêtes, c'est pas croyable !

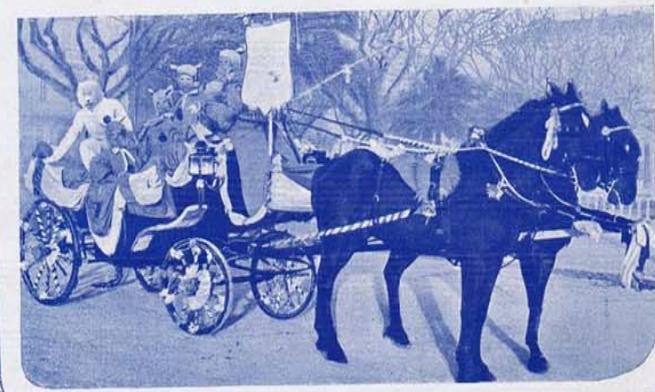
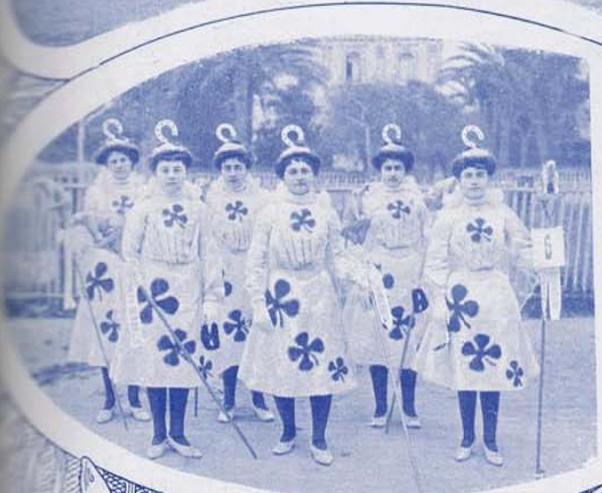
LA VOYANTE. — Mettez la tête sous la fontaine, lavez et frottez au savon noir.

LA PAYSANNE. — Oh ben ! s'il faut faire des dépenses, y s'en iront comme y sont venus. La gamine ne s'en portera pas plus mal : les petites bêtes ne mangent pas les grosses !...

GEORGE CHEPFER.



LE CARNAVAL DE CANES



1. Le ballon dirigeable. — 2. Les joyeux mirltons. — 3. Les porte-benheur. — 4. Char de la lune. — 5. Musique municipale. — 6. La pêche miraculeuse. — 7. Voiture décorée dite "des chats".



MADAME

Musique de
E. DE MENDIRY

Chanson créée par BERTHE ROB

Paroles de
DE GABORY

CHANT

PIANO

d'eus tort de vous trouvez jo - li - e Je

ne sais à quoi je pen - sais c'é - tait sans doute u - ne fo - li - e Je n'y pen - se - rai plus ja - mais Je

per - dais mes soins et ma pei - ne A - sou - pi - rer pour vos beaux yeux Qu'ai je dit? Vous è - tes vi - lai - ne Vous voulez

vous mo - quer de moi? Tant mieux

8^a

8^a



I

J'eus tort de vous trouver jolie,
Je ne sais à quoi je pensais,
C'était sans doute une folie,
Je n'y penserai plus jamais.
Je perdais mes soins et ma peine
A soupirer pour vos beaux yeux,
Qu'ai-je dit ? Vous êtes vilaine,
Vous vouliez vous moquer de moi ? Tant
[mieux.

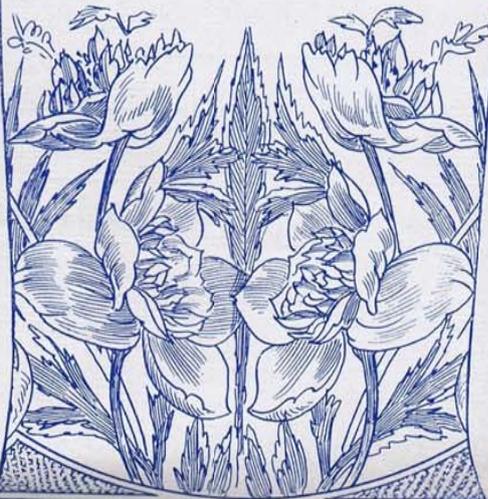
III

Mais je vous prédis, en échange,
Qu'aucun homme ne vous dira .
Je vous adore, ô mon bel ange;
Plus aucun ne vous aimera ;
Enfin vous serez délaissée,
Et des pleurs rempliront vos yeux,
Vengeant ma pauvre âme offensée.
Vous vouliez vous moquer de moi ? Tant
[mieux.



II

Bon garçon, j'ai bon caractère,
Vous vous plaisez à me leurrer ;
Cela m'est égal, je préfère
Vous voir rire que vous voir pleurer ;
Riez donc de mon cœur crédule,
De mon désespoir amoureux,
Je suis risible et ridicule.
Vous voulez vous moquer de moi ? Tant
[mieux.





Souvent dégote le cresson....

LE PARFAIT VIEUX BEAU

Chansonnette
LE PARFAIT JUTEUX

Paroles de
BELHIATUS

Musique de
FÉLIX CHAUDOIR



Moi je leur jette le mouchoir...

Valse

PIANO

ff *energico.*

cresc. *ff*

cresc. *ff*

J'ai vingt cinq mil - le francs de rente A grignoter en vieux garçon Car

je ne suis pas, et j'm'en vante De la jau.ne cor.po.ra.tion. J'ai dé - pas - sé l'a - do - les - cence, Mais

les femmés ne m'en aim'ot que mieux Car vous sa - vez qu' l'ex - pé - ri - ence A bien plus de prix à leurs yeux. *Parlé*

Paris qui Chante

PARLÉ à la fin de chaque Couplet :

- 1^{er} - Et de l'expérience je peux dire que j'en ai jusqu'au bout des doigts... (Refr.)
 2^{me} - Le cresson ça me manque un peu; mais la santé du corps... parfaitement... (Refr.)
 3^{me} - De mon divan, comme un sultan... v'lan! (Refr.)
 4^{me} - Qui a bu boira et la femme... c'est mon verre! (Refr.)
 5^{me} - Mais ce qu'elles me gobent pour moi même! je ne suis pas joli, joli; mais je suis si suave! (Refr.)

REFRAIN.

J'suis l'vieux beau, l'ir - ré - sis - ti - ble! Plus vieux beau n'est pas pos - si - ble Car j'ai bon pied, bon œil, et ce - te - ra... Tout l'batail - lon de Cy - ther'vous l'di - ra! Bell's pe - tit's et femm's du mon - de M'ap - pré - cient tout's à la ron - de; Des jeun's fê - tards j'pourrais porter l'drapeau J'suis l'parfait par - fait vieux beau!

mf léger *cresc* *sf* *légèr* *cresc* *sf* *sf*

II

Je n'aïm' pas la vi' solitaire;
 Chaque soir, si c'n'est pas l'matin,
 Je parcours le quartier du Caire
 Et j'emboîte un petit trotin.
 Faut qu'ell' me céd' tell'ment j'la presse
 Et je lui prou' qu'un vieux garçon,
 En tendresse comme en verdure,
 Souvent dégo'te le cresson.

AU REFRAIN

III

J'possède un' petit' garçonnière [dant;
 Où j'ne r'çois qu'des femmes cepen -
 C'est un' vrai' petit' bonbonnière
 Dont je suis l'gros bonbon fondant.
 De façon très hospitalière
 Je reçois cell's qui vienn't me voir :
 Les vertueux leur jett'nt la pierre,
 Moi je leur jette le mouchoir!

AU REFRAIN

IV

Je recherch' la p'tite ingénue
 Qui désir' fair' partie un jour
 De ces d'moisell's les plus en vue
 Qu'on nomm' le *high lif'* de l'amour.
 En deux ou trois mois je la lance,
 En moins qu'ça je suis balancé!
 Le lendemain, voyez l'urgence,
 Avec une autr' c'est r'commencé!

AU REFRAIN

V

J'ai, pour mon âge, un' bell' denture.
 (J'en ai mêm' deux en cas d'malheur.)
 Je ne me mets jamais d'teinture...
 Je la fais mettr' par mon coiffeur.
 Les femm's, avec moi familières,
 Me répêt'nt pour me rassurer
 Que je fais d'effet aux hommes.
 Aussi je n'arrê't pas d'aller!

AU REFRAIN



L'ENFANT DU MIRACLE

Comédie-Bouffe en 3 Actes

PAR MM. PAUL GAVAULT & ROBERT CHARVAY

Représentée au Théâtre de l'ATHÉNÉE

(Suite. — Voir les N^{os} 46, 48 à 59)

LESCALOPIER.

Ce domestique est insolent, j'exigerai son renvoi.

CROCHE.

Vous ne l'obtiendrez pas, mon bon monsieur Lescalopier.

LESCALOPIER.

Pourquoi donc ?

CROCHE.

C'est le frère de lait de madame Moulurey.

LESCALOPIER.

Vraiment !

CROCHE.

Et puis qu'importent les propos d'un larbin ? Est-ce que vous n'êtes pas heureux, ici, mon bon Lescalopier, dans cet hôtel où tout le monde est aux petits soins pour vous. Ah ! vous allez la mener joyeuse.

LESCALOPIER.

Vous croyez ?

CROCHE.

Mais ! Tous les soirs ça va recommencer. Le théâtre, les soupers, les bars... ohé, ohé ! Voilà comment elles sont, les veuves « modern style ».

LESCALOPIER.

Mon Dieu, comme j'ai eu tort de quitter mon bureau de la Place du Marché... et tout ça pour six francs par jour.

GEORGES, entrant. Il lui apporte un plateau qu'il pose sur une table.

Monsieur est servi.

LESCALOPIER.

Ah ! enfin ! J'ai la gorge en feu...

Il se verse à boire.

GEORGES.

Comme vous buvez salement !

LESCALOPIER.

Ce frère de lait est d'un sans-gêne...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ÉLISE, puis BERTHE.

ÉLISE, entrant.

Madame Paradeux est-elle partie ?

CROCHE.

Non pas, madame, elle est ici. (Désignant, Georges.) Nous sommes tous ici.

ÉLISE, reconnaissant Georges.

Ah !

CROCHE, allant à la porte par laquelle est sortie Berthe.

Chère madame, entrez donc, vous n'êtes pas de trop.

BERTHE, entrant.

Mon Dieu, monsieur Croche, quel air joyeux !

CROCHE.

Nous voilà au complet ! Madame Moulurey, madame Paradeux, votre humble serviteur notre vieil ami Lescalopier et ce bon Julien.

BERTHE, à Élise.

Georges !

GEORGES.

On est réuni.

LESCALOPIER.

Je vous remercie. Je sens bien que je vous gêne un peu.

CROCHE.

Pas du tout ! Au premier abord, je ne dis pas, mais maintenant, nous y sommes faits, nous ne pourrions plus nous passer de vous.

GEORGES, lui donnant un fort coup sur l'épaule.

C'est vrai !

LESCALOPIER, à Élise.

Votre frère de lait, madame, est un peu familier.

CROCHE, le chatouillant.

Ce petit brigand de Guérétois !

LESCALOPIER.

J'ai l'air d'un ours, mais au fond, je suis un bon zig ! (A Georges.) Allez me chercher mon mouchoir que j'ai oublié dans ma chambre.

GEORGES, après une hésitation.

J'y vais... (A Élise.) Il y a des personnes qui doivent voir ce que l'on fait pour elles.

LESCALOPIER.

Évidemment ! (Georges sort.) Il est bête.

BERTHE, bas, à Élise.

Il est roulé, le monsieur.

SCÈNE X

LES MÊMES, BAPTISTE, HERNANI, puis GEORGES.

BAPTISTE, annonçant.

Monsieur Hernani !

CROCHE, à part.

Nom d'une brique. Le gaffeur espagnol.

HERNANI, entrant.

Mesdames, Messieurs... j'ai bien l'honneur.

LESCALOPIER.

Qui est ce monsieur ?

HERNANI, se présentant.

Hernani, missions spéciales, chargé pour la seconde fois de retrouver M. Georges Durieux.

LESCALOPIER.

Comment ?

HERNANI.

Oui... le fiancé prodigue.

ÉLISE.

Mais pas du tout !

BERTHE.

Monsieur se trompe...

HERNANI.

Mais, pardon... le petit bleu de M. Croche...

CROCHE.

Parfaitement, parfaitement ! J'ai besoin, en effet, de retrouver M. Durieux pour une affaire toute personnelle. Venez, monsieur Hernani.

Il cherche à l'entraîner.

HERNANI, se dégageant.

Un instant... un instant... c'est ici ma base d'opération. Tenez ? Qu'est-ce que c'est que ce chapeau...

Il prend le chapeau que Georges a laissé sur le canapé

CROCHE.

Nom de nom !

ÉLISE.

Perdus !

HERNANI.

Qu'est-ce que je disais : « G. D. », Georges Durieux. Il est ici... il est toujours ici.

CROCHE, mettant le chapeau.

Mais, nullement... ce chapeau est à moi !

HERNANI.

Vous cherchez à m'égarer, vous n'y arrivez pas... (Designant Georges qui entre.) Tenez... le voilà, voilà monsieur Georges Durieux.

GEORGES.

Quoi, le voilà? Le voilà qui?... Je suis Julien.

HERNANI.

Vous êtes monsieur Georges Durieux. (A Lescalopier.) Tenez, monsieur, comparez avec la photographie.

LESCALOPIER, fronçant le sourcil.

Il n'y a pas d'erreur.

HERNANI.

Je crois que cette fois, j'ai donné mamesure.

TOUS.

Oh, oui!...

LESCALOPIER

On cherche ici à se jouer de moi.

CROCHE, bas, à Élise et Berthe.

Il n'y a pas à hésiter, lâchons-le. (A Hernani.) Merci, monsieur, vous nous rendez un service...

LESCALOPIER.

Inappréciable!

CROCHE, allant à Georges et le faisant reculer.

Comment, monsieur...

LESCALOPIER, suivant le mouvement.

Malgré ma défense formelle...

CROCHE.

Vous avez osé pénétrer ici...

LESCALOPIER.

Sous un déguisement...

GEORGES, ahuri.

Celle-là est raide! (à Croche.) C'est vous qui m'avez dit...

BERTHE.

C'est monstrueux!

ÉLISE.

C'est indigne, monsieur!

CROCHE.

Vous savez, je pense, ce qui vous reste à faire!

GEORGES.

Non... non! A présent, je ne sais plus!

LESCALOPIER

Sortez, monsieur.

TOUS.

Sortez!

CROCHE, bas, à Georges.

Et ne vous éloignez pas!

GEORGES, bas.

Ah! bon!

LESCALOPIER.

Si vous essayez encore de pénétrer ici, je vous fais mettre en cellule.

GEORGES.

Et moi, si je vous trouve en liberté dans la rue, je vous fais mettre en cage. Adieu.

Il sort avec dignité après avoir repris son chapeau sur la tête de Croche.

HERNANI, éclatant de rire.

C'est du plus haut comique! Vous mettez en branle la première agence de Paris... Vous dépensez des sommes folles pour retrouver ce jeune homme, et chaque fois que vous l'avez retrouvé, vous le flanquez à la porte! Vous me plaisez, parce que vous êtes des originaux... vous me plaisez... au revoir. Dieu! que cette affaire m'a intéressé!

Il sort

CROCHE, à Élise.

Quel idiot! (A Lescalopier avec un ton de fausse conviction.) L'audace de ce M. Durieux est inconcevable.

LESCALOPIER.

Je vais m'assurer moi-même qu'il est effectivement parti.

CROCHE.

Vous ferez bien.

Lescalopier sort.

ÉLISE.

Il n'y a pas à dire, le destin s'acharne après nos projets.

CROCHE.

Ça n'en n'est que plus intéressant... la lutte... la lutte!.. j'adore ça, moi!

BERTHE.

Nous voilà encore dans une situation...

CROCHE.

Ayez confiance... rien n'est perdu.

BERTHE.

Que faire?

CROCHE.

Je vais vous le dire!... Aussi bien mon plan est-il dressé.

ÉLISE.

Déjà?

CROCHE.

Oui, madame, et il est emprunté à l'histoire, toujours. Suivez-moi bien. Suivez-moi... par ici, tenez! (Il ouvre la porte de la chambre d'Élise et fait passer Élise et Berthe. Avant de sortir.) A toi la première manche, Lescalopier, mais bientôt, je l'espère, à moi la seconde.

Il sort.

SCÈNE XI

LESCALOPIER, puis CROCHE, puis BERTHE.

LESCALOPIER, entrant.

Je l'ai vu de mes yeux s'éloigner à grands pas et disparaître au tournant de la rue. Me voilà tranquille. Ah! la ville de Guéret vient encore de l'échapper belle!

CROCHE, entrant.

Parfaitement, madame, je vais faire part à M. Lescalopier de votre désir.

LESCALOPIER.

Qu'y a-t-il?

CROCHE.

Madame Moulurey s'habille pour aller faire quelques emplettes dans les grands magasins.

LESCALOPIER.

Très bien, très bien... je vais me préparer.

VOIX D'ÉLISE.

Vous êtes prêt, monsieur Lescalopier?

LESCALOPIER.

Le temps de prendre mon chapeau, madame.

CROCHE, allant vivement à la fenêtre et l'ouvrant.

Psitt... psitt... par ici... il va sortir...

VOIX DE GEORGES.

Alors?...

CROCHE.

Sur la marquise, parbleu... A votre âge, un peu de gymnastique... là... bon!

Il referme la fenêtre.

LESCALOPIER, entrant.

Je suis à vos ordres, madame.

VOIX D'ÉLISE.

On n'est pas plus aimable.

CROCHE.

Un mot seulement, mon cher monsieur Lescalopier... Madame Moulurey est fort connue à Paris... surveillez-la, puisque telle est votre mission, mais sans la compromettre... à distance respectueuse, vous m'entendez?

LESCALOPIER.

Ne craignez rien, je sais vivre. Je pourrais être gentilhomme... ma naissance seule s'y oppose...

VOIX D'ÉLISE.

Me voici prête... partons!

Berthe sort de droite. Elle a revêtu la toilette d'Élise. Une épaisse voilette cache ses traits, elle traverse la scène sans mot dire

LESCALOPIER, lui emboitant le pas.

A bientôt, monsieur Croche!

Il sort.

CROCHE.

A bientôt, monsieur le curateur et, bonne promenade je vous souhaite. (Allant à la porte de la chambre d'Élise et se frottant les mains.) Ça y est!... Sortez, madame!

SCÈNE XII

CROCHE, ÉLISE.

ÉLISE, entrant.

Eh bien?

CROCHE.

Eh bien, madame, mon truc a admirablement réussi.

ÉLISE.

Quel bonheur!

CROCHE.

Lescalopier s'éloigne confiant et stupide sur les talons de madame Paradeux.

ÉLISE.

Ah! Croche... Croche... que je suis contente! Mais voilà, où est Georges, maintenant?

CROCHE.

Derrière cette fenêtre, madame.

ÉLISE.

Bravo! On va voir ce que peuvent les articles du Code et les fonctionnaires municipaux contre la volonté d'une femme.

(A suivre.)